

A close-up portrait of Gilles Kégle, a middle-aged man with thinning hair and glasses, wearing a dark jacket and a thick scarf. The background is blurred, suggesting an outdoor setting.

Anne-Marie Mottet

préface de Diane Dufresne

GILLES KÉGLE

L'infirmier de la rue

Boréal
Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

GILLES KÈGLE

DU MÊME AUTEUR

Le Boulot vers... , 20 ans à meubler des vies, 2003.

Anne-Marie Mottet

GILLES KÈGLE

L'infirmier de la rue

Préface de Diane Dufresne

Boréal

Pour joindre la Fondation Gilles-Kègle

380, rue du Pont

Québec (Québec) G1K 6M7

Téléphone : (418) 524-2626

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Photo de couverture : Éric Côté

© Les Éditions du Boréal 2005

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en France : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Mottet, Anne-Marie

Gilles Kègle, l'infirmier de la rue

ISBN 2-7646-0372-X

1. Kègle, Gilles. 2. Infirmiers – Québec (Province) – Québec – Biographies. I. Titre.

RT37.K43M67

2005

610.73¹092

C2005-940333-0

*Aux bénévoles qui, par leur présence et
leurs gestes, soulagent les souffrances.*

Préface

Bien à l'abri du déluge hivernal de ce 23 décembre 2004, je reçois le manuscrit si attendu. À la vue du nom de Gilles et bien que je sois dans un lieu public, c'est plus fort que moi, je griffonne instantanément des mots d'amour sur l'enveloppe, comme s'il n'y avait pas une minute à perdre. Ma tendresse déborde. Les heures passent jusqu'au jour de Noël qui célèbre cet enfant né dans le dépouillement d'une crèche. Entre mes mains, toutes ces pages à lire sont comme des cadeaux bénis. Un jour mémorable que de découvrir le chemin de croix de cet homme presque surnaturel qu'est Gilles Kégle!

J'ai rencontré Gilles la première fois en 2001. J'ose l'appeler par son prénom, car j'ai le privilège d'être sa petite sœur adoptive. Cette année-là, dans la belle ville de Québec, c'est la remise des médailles de l'Ordre de la Pléiade. Nous nous retrouvons à la même table. Une providence! Nous nous saluons et immédiatement je suis enveloppée de son regard et de son sourire remplis d'une bonté incomparable et d'une détermination sans frontière. Son énergie aiguë et contenue me bouleverse. Qui est cet homme hors norme parmi toutes ces personnalités diverses? L'événement de ce soir-là m'apprend que c'est un infirmier de la rue et que sa vie n'est que don de lui-même.

Nous quittons la réception ensemble. Cette rencontre est exceptionnelle et le demeure depuis cette soirée.

Ce missionnaire de la paix, cet ange qui à plusieurs reprises a cru perdre ses ailes, ce saint des plus contemporains est unique. Il est la prière accomplie. À lui seul, il devient une religion, celle de l'amour sans réserve pour l'humanité que l'on dit déchue. Cet homme d'honneur redonne une dignité à ceux que la société repousse. Par ses soins et par son amour incommensurable pour les plus miséreux, il nous anoblit tous. Se rendant à bicyclette au chevet de ses patients, il fait des kilomètres de compassion, jusqu'à l'infini. Sa fidélité envers ceux qui dépendent de lui pour leur survie est exemplaire.

Mourir à ses côtés ouvre sûrement les portes d'un paradis. Il est ce qui existe de meilleur sur notre planète. Sur la terre... comme au ciel, son amour pour les plus démunis se révèle à travers des pages qui marqueront l'histoire.

Tant qu'il y aura un homme comme Gilles Kègle, des gens seront sauvés. Même si on ne croit pas en Dieu, on croit en lui. Il transmet l'espoir qui nous permet d'accéder à la foi, ailleurs que dans les normes établies. Il accomplit des miracles en transcendant la vie devant l'impossible.

Mon âme explose de gratitude.

Diane Dufresne

Liminaire

Il se passe peu de semaines sans qu'un journal, un poste de radio ou une émission de télévision de Québec fasse état de l'œuvre de Gilles Kègle. Dans un quotidien, la lettre d'un lecteur rappelle qu'il soulage la souffrance des personnes âgées. Les caméras accompagnent les personnalités publiques qui se font un devoir de visiter sa maison, la Maison Gilles-Kègle, rue du Pont. Et les commentateurs ne manquent pas de souligner que le « mère Teresa de Québec » a été décoré de l'Ordre du Canada.

Son visage et sa silhouette sont familiers aux habitants de Saint-Roch, le quartier où résident la majorité de ses patients. Cet homme de 62 ans, qui mesure à peine 5 pieds et dont le poids ne doit pas dépasser les 110 livres, est continuellement salué par les passants. Certains lui donnent simplement des nouvelles de leur santé. D'autres lui demandent une cigarette, quelques sous ou un conseil. À un point tel que, pour profiter de ses rares moments de repos, Gilles doit se mêler aux touristes venus visiter la ville. Et, même alors, ce sont des gens du Lac-Saint-Jean, de Gaspésie ou d'Estrie qui sont heureux de lui

serrer la main. Les médias ont fait de lui un phénomène, symbole de pauvreté, d'entraide et de compassion.

Au fil des entretiens que nous avons eus, c'est un homme simple et bon que j'ai connu. Un homme animé par l'amour de son prochain, une volonté de fer de rendre service et une foi immense en la Providence. Un homme, également, qui comprend la détresse humaine parce qu'il l'a lui-même vécue plus souvent qu'à son tour.

Je me souviendrai longtemps d'un moment passé avec lui le printemps dernier. En deux heures, j'ai été témoin de son travail. J'étais allée le rejoindre à sa maison à l'heure du dîner. Comme tous les jours, il profitait de la fin du repas pour retrouver ses bénévoles, ses Missionnaires de la paix. Ils discutaient de l'état des patients comme de la pluie et du beau temps.

Ce jour-là, il surprend tout le monde en disant : « Cette nuit, j'ai fait un accouchement ! » « Comment ça, un accouchement ? » Gilles se met à raconter que des voisins sont venus le chercher durant la nuit pour délivrer leur chatte d'un bébé mort-né. Il s'agit d'un couple âgé d'une cinquantaine d'années. Ils vivent dans un logement d'une pièce, crasseuse, remplie jusqu'au plafond de bric-à-brac bon pour le dépotoir. Seul un étroit passage permet d'aller du lit à la table. Ces gens sont très pauvres et visiblement malades. Il sont marqués par la gale de la tête aux pieds. Des exclus de la société comme bon nombre des patients de l'infirmier. « Je suis heureux ! dit-il. Maintenant, j'ai une raison pour retourner les voir. Je peux leur demander des nouvelles de leur chatte. Ensuite, je pourrais leur proposer de faire le ménage. S'ils veulent, je pourrais vérifier leur état de santé. » Une prise de contact qui risque de s'échelonner sur des semaines, si ce n'est des mois.

Pendant que Gilles raconte son histoire, un homme passe en coup de vent. « Je viens vous porter cinq dollars. C'est tout ce que je peux faire. Continuez votre bon travail ! » Diane, la réceptionniste, remercie l'homme et met l'argent dans une petite

caisse de métal. Cette contribution s'ajoute aux dizaines de milliers de dollars donnés par la population de la ville chaque année. Ils serviront à payer le coût des soins aux patients et les frais d'entretien de la maison.

La porte est à peine refermée qu'entrent une dizaine d'étudiants de l'école secondaire Les Etchemins de Charny. Accompagnés de leurs professeurs, ils sont venus apporter leur contribution : des assiettes garnies de légumes et de sandwiches qu'ils ont préparées pour les démunis. Une initiative de l'animateur de pastorale qui se renouvelle toutes les deux semaines. Gilles les remercie et les présente aux bénévoles présents. Ensuite, il leur parle de son travail et, un peu, de sa vie.

« Ce matin, je me suis levé heureux, comme tous les matins. Heureux, parce que je sais que je vais vivre ma journée en amour. En amour avec tous mes patients. J'ai pris ma bicyclette pour aller chez Émile. C'est un ancien combattant qui est complètement paralysé. C'est à vélo que je vais voir mes patients l'été. L'hiver, j'y vais en autobus, mais ça prend plus de temps. En route, j'ai commencé à prier. Un *Notre Père*, un *Je vous salue, Marie*, et j'ai demandé pardon de tous mes péchés. Ensuite, j'ai parlé au bon Dieu, comme on se parle. Je lui ai demandé de bénir ma famille. Ma mère, mes frères Réal, Robert, Michel, Pierre, ma sœur Nicole, mon filleul Steven, mon neveu Patrick qui est soldat en Afghanistan. Je Lui ai aussi demandé de bénir ceux de ma famille qui sont décédés. Et mes patients. Et mes bénévoles.

« Tous les matins, je renouvelle ma promesse à Dieu — que j'ai prononcée pour la première fois le 1^{er} janvier 1982 — d'offrir ma vie en sacrifice pour la paix dans le monde et pour tous les enfants souffrants de la terre.

« Rendu chez Émile, je lui ai donné son bain, je l'ai habillé. Après, je l'ai installé dans sa chaise roulante et je lui ai préparé son café et j'ai changé ses pansements. C'est huit fois par jour qu'on va le voir avec les bénévoles. Moi, je vais y retourner

à 6 heures pour le souper et à 10 heures pour le coucher. Après, je suis allé voir un homme qui a le sida. Il n'a que 40 ans. Il ne lui reste que deux ou trois mois à vivre. Je suis allé lui porter une sorte de lait avec des suppléments de vitamines, c'est tout ce qu'il peut avaler ! »

Il poursuit en racontant son intervention de la nuit précédente. C'est ainsi qu'il parle aux jeunes étudiants de quelques-uns de ses quatre cents patients dont l'état de santé nécessite des soins réguliers. Des vieillards atteints de la maladie d'Alzheimer. Des malades souffrant de troubles cardiaques ou respiratoires. Des personnes qui veulent mourir chez elles, dans leur maison, plutôt que de vivre leurs derniers jours dans un centre d'accueil ou à l'hôpital. Des funérailles qu'il organise pour Raymond, un homme qui serait décédé dans une totale solitude sans la présence de Gilles et de l'un ou l'autre de sa quarantaine de bénévoles.

Il leur dépeint aussi Saint-Roch. Un quartier défavorisé de la basse-ville de Québec, dont la plupart des habitants vivent avec un revenu de moins de 20 000 \$ par an. Un quartier avec des piqueries où il est appelé à prodiguer les premiers soins après une bagarre déclenchée pour un peu de drogue. Un quartier aussi où l'on peut voir une prostituée entrer dans la voiture d'un client avec sa petite fille âgée de trois ou quatre ans.

Faisant un tour rapide des photographies apposées sur les murs, il s'arrête devant l'une de celles où il est aux côtés de mère Teresa. « C'est quand je l'ai rencontrée en 1986 que j'ai compris ma mission. C'est la Providence qui m'a permis de lui parler ! Elle que j'admire tellement. Je lui ai demandé de m'emmener en Inde avec elle. D'un sourire, elle m'a fait comprendre que ma place était ici. »

À nouveau, il remercie les jeunes pour les dons de nourriture. « Les bénévoles vont aller porter vos assiettes, cet après-midi, à ceux qui ne sont plus capables de popoter. Merci beaucoup pour eux ! »

Voyant le local rempli de jeunes, un homme hésite à entrer dans la maison. Il fait les cent pas jusqu'à leur départ. Enfin, ils s'en vont. Il entre rapidement. « Pouvez-vous me donner un drap, un oreiller et une couverture ? » Diane lui prépare un paquet. Elle lui demande s'il se souvient d'être venu en chercher il y a à peine trois semaines. Et elle lui dit qu'elle ne pourra pas toujours lui en fournir. Gilles m'explique rapidement que bien des pauvres sont obligés de vendre leurs effets personnels pour s'acheter à manger en attendant le prochain chèque de prestations ou de pension. Pour manger ou pour boire ou, encore, pour jouer à la loterie vidéo, comme dans le bar situé juste en face de sa maison.

Nous procédons aux entrevues préalables à la rédaction de ce livre dans son logement situé au deuxième étage. Avant de monter, Gilles s'assure que des bénévoles le remplaceront auprès de ses protégés pour les heures à venir. Dans l'escalier, il me confie : « J'aime tellement parler aux jeunes comme tout à l'heure. Je les adore, les jeunes. Quand je me promène près des cours d'école et que je les entends crier, jouer avec un ballon, j'ai le cœur jeune tout à coup. Pour moi, les jeunes, c'est notre espoir, c'est notre avenir. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai tellement souffert à leur âge. Mais je voudrais tellement qu'il n'y ait pas de jeunes qui souffrent, qu'il n'y ait pas de jeunes maltraités. On me demande souvent pour leur apporter mon témoignage. Je leur parle de mon travail. Je leur parle aussi des épreuves que j'ai eues. Mais maintenant je suis vieux. Je n'ai plus assez de force pour aller les rencontrer en plus du travail avec mes patients. C'est pour ça que j'ai accepté l'idée de vous raconter ma vie. Il faut que je prenne le temps pour tout vous dire. Au travail ! »

CHAPITRE PREMIER

La quête

Le 20 mai 1986. En début de soirée, un homme d'une quarantaine d'années quitte son logement du quartier Saint-Roch. Il vient d'y déposer les bouteilles vides ramassées dans sa tournée des poubelles de la ville. Il pourrait aller à l'épicerie les échanger contre de la nourriture pour lui et pour ses deux chattes. Mais il emprunte plutôt l'escalier de bois qui relie la basse-ville à la haute-ville de Québec. Sa destination : les plaines d'Abraham.

Infirmier auxiliaire de profession, il est chômeur depuis près de deux ans. Une fois épuisée son allocation d'assurance-emploi, il s'est résigné à demander l'aide de l'État. Comme tous les prestataires de l'aide sociale, il n'a pas assez d'argent pour se loger, se vêtir et s'alimenter. Il a vendu ses quelques effets personnels de prix. L'homme, profondément déprimé, ne croit plus à la possibilité de décrocher un emploi.

Il ne trouve plus de sens à sa vie, lui qui a toujours été guidé par un idéal : aider les autres. Il a coupé les ponts avec sa famille depuis plusieurs années. Il n'a pas entretenu ses relations avec ses amis de Trois-Rivières et de Shawinigan. Il n'a personne à qui se confier.

Tout cela le hante pendant qu'il se dirige vers les plaines. Maintenant, il sait ce qu'il lui reste à faire. Il n'y a qu'une seule issue : se suicider, en se jetant en bas des falaises qui longent le fleuve. Le temps est à l'orage. Le tonnerre gronde et les éclairs fusent. Il souhaite être foudroyé, ce serait tellement plus facile.

« Et là, raconte Gilles Kègle, j'ai pensé à mes deux chattes. Je ne pouvais pas les abandonner. Je ne pouvais pas les laisser mourir toutes seules à la maison. Je ne pouvais pas. Alors, je me suis jeté par terre. Et j'ai pleuré. J'ai tellement pleuré. »

Lentement, l'homme se relève et rebrousse chemin. La pluie augmente d'intensité. Il se réfugie dans le hall d'un hôtel comme l'ont fait les touristes pour se mettre à l'abri. Il en ressort presque tout de suite. Il ne se sent pas à sa place aux côtés des riches voyageurs. Il enfile la rue Saint-Jean jusqu'à l'église Saint-Jean-Baptiste. Sur le parvis, quelqu'un joue de la flûte. Gilles s'arrête pour l'écouter. Progressivement, la musique l'apaise. Il entrevoit un peu d'espoir. L'idée du suicide l'a quitté.

Au moment où la pluie cesse, il voit se dessiner trois arcs-en-ciel qui partent de la basse-ville pour disparaître dans le fleuve. Cela lui rappelle que ce dimanche est celui de la Pentecôte : la célébration de la venue de l'Esprit saint aux apôtres. L'Esprit saint, c'est l'esprit de la fraternité. Celui animant l'homme qui aime son prochain. C'est l'essence du message du Christ. « C'est là, explique Gilles, que j'ai compris ce que serait ma mission. J'allais me suicider, oui, mais au service des autres. J'allais me suicider, mais ça allait en valoir la peine ! »

Il reprend sa route et se dirige vers le presbytère de la paroisse Saint-Roch. Le curé Pierre-André Fournier est là. Gilles lui raconte ce qu'il vient de vivre. Le geste qu'il voulait faire. À quel point il est malheureux. Qu'il a tout perdu dans la vie. Qu'il ne lui reste que ses deux chattes. Il lui dit qu'il est infirmier. Qu'il veut consacrer sa vie aux personnes les plus démunies. Qu'il est prêt à faire n'importe quoi, sept jours sur sept.

L'abbé reconnaît la détresse qu'il observe trop souvent dans

les yeux de ses paroissiens. Des propos de Gilles, il retient le désir sincère d'aider les autres. Il décide de le croire et lui promet de lui confier des malades.

C'est ainsi que commence la nouvelle vie de « l'infirmier de rue de Québec ». Une nouvelle vie qui n'ira pas sans son lot d'épreuves, d'injustices, de tristesse et d'amertume. Mais plus jamais il ne connaîtra une telle détresse, ni un tel désespoir.

Au service des démunis

Quelques jours plus tard, le 28 mai 1986, Gilles prend contact avec ses quatre premiers patients : Joseph, Marguerite, et le couple de monsieur et madame Duchesneau. Des gens qui lui sont envoyés, sur la recommandation du curé Fournier, par le Service Amical Basse-Ville. Cet organisme veut permettre aux personnes âgées, handicapées et démunies de la basse-ville de demeurer dans leur domicile le plus longtemps possible.

Les Duchesneau, c'est un « couple d'amour » pour Gilles. Des gens mariés depuis plus de cinquante ans. Lui est en perte d'autonomie. Elle est atteinte d'un cancer mais peut encore s'occuper de la maison, des courses et des repas. L'infirmier s'y rend chaque jour pour faire la toilette du vieil homme. Jusqu'au moment où l'état de santé de madame Duchesneau se détériore. Elle doit être hospitalisée. À compter de ce jour, la tâche de Gilles est modifiée. En plus des bains, il doit remplir le garde-manger, préparer les repas et accompagner le mari lorsqu'il va rendre visite à sa femme à l'hôpital. Dans les mois qui suivent, monsieur Duchesneau voit sa femme dépérir. Il se rend compte qu'elle est mourante. Il ne veut pas continuer à vivre. Gilles fait tout pour l'inciter à se nourrir. Mais il refuse. Il choisit de mourir avec elle. Deux morts qui attristent l'infirmier, touché par la force de leur amour.

Marguerite, elle, vit un autre drame. Elle est atteinte de la

maladie d'Alzheimer. Gilles s'attache rapidement à elle. C'est une femme qui a la bougeotte, qui veut souvent sortir. Elle va manger au restaurant du Woolworth, dans le Mail Saint-Roch. Lui boit un café pour l'accompagner. Elle s'installe au comptoir, assise sur un tabouret, et ne se gêne pas pour faire à voix haute des réflexions sur les autres clients. Gilles se rappelle : « Une fois, elle avait commandé un steak. Tout à coup, elle me donne un coup de coude. "J'ai oublié mon dentier, va vite le chercher." Quand je le lui ai apporté, devant tout le monde qui la regardait, elle l'a mis dans sa bouche, comme si de rien n'était. Elle était un peu comme un enfant. » Marguerite, c'est quatre à six fois par jour que Gilles doit lui rendre visite. Pendant plus d'un an et demi. Elle aussi, il l'assiste jusqu'à sa mort.

Joseph, lui, c'est une autre histoire. Le Service Amical Basse-Ville a déjà proposé à d'autres bénévoles de prendre soin de lui. Mais le patient est difficile, très difficile. « Il était très exigeant. Il me demandait beaucoup. Un jour, je suis arrivé en retard. En colère, il avait fait ses besoins à terre. Et, avec sa main qu'il avait salie dans ses excréments, il m'a giflé. Moi, j'étais tenace. Je l'ai amené à la salle de bain, je l'ai lavé, comme d'habitude, comme s'il ne s'était rien passé. » Avec Joseph, les soins se prolongent durant huit mois jusqu'au jour où Gilles le trouve par terre, paralysé. L'homme ne peut bouger qu'un œil et une main. L'infirmier l'accompagne à l'hôpital où il ne vivra que quelques heures.

Les responsables du Service Amical Basse-Ville sont heureux d'avoir recruté un infirmier auxiliaire diplômé, une denrée rare chez les bénévoles. Il sait reconnaître les signes d'une maladie, en suivre l'évolution, administrer les médicaments et les traitements prescrits par le médecin et faire des injections. Les études qu'il a faites sont variées : du comportement psychologique du malade à la méthode appropriée pour un transfert en fauteuil roulant. Son diplôme lui donne le droit de prodiguer des soins professionnels sans être attaché à un hôpital. En plus, Gilles ne compte pas les heures et est entièrement dévoué à ses patients.

Table des matières

Préface	9
Liminaire	11
CHAPITRE PREMIER • La quête	17
CHAPITRE II • Enfin l'Archipel d'Entraide	35
CHAPITRE III • Une jeunesse marquante	49
CHAPITRE IV • Trouver la paix de l'âme	69
CHAPITRE V • La vocation	81
CHAPITRE VI • La vie à Shawinigan	95
CHAPITRE VII • Un travail reconnu	117
CHAPITRE VIII • De nouveaux apôtres	127
CHAPITRE IX • Comme une grande famille	149
Conclusion	161



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE CINQUIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2006
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAGNÉ
À LOUISEVILLE (QUÉBEC).

Anne-Marie Mottet

GILLES KÈGLE, l'infirmier de la rue

À Québec, tout le monde connaît Gilles Kègle. Les gens dans la rue, les journalistes, les politiques, tout le monde le connaît et le respecte. Bref, il est célèbre.

Il y a dans cette célébrité quelque chose d'étonnant, car Gilles Kègle n'a toujours désiré qu'une chose : se mettre au service des plus démunis.

Il nous raconte ici son parcours hors du commun : son enfance marquée par la souffrance, son passage au monastère, ses études, son travail d'infirmier, les abîmes qu'il a dû traverser, jusqu'à ce qu'il trouve sa voie dans le don de soi. Car celui qui est devenu un modèle et un exemple pour tant de gens a souvent passé bien près de tout laisser tomber.

Ce livre trace le portrait d'un homme simple et bon. Un homme porté par une détermination exceptionnelle, capable de soulever des montagnes. Un infirmier qui exerce sa profession en dépit des dangers et des critiques, n'admettant qu'un seul critère pour prodiguer des soins, celui du besoin de l'autre. Un homme animé par l'amour de son prochain, une volonté de fer et une foi immense en la Providence.

Un homme également qui comprend la détresse humaine parce qu'il l'a lui-même vécue plus souvent qu'à son tour.

Anne-Marie Mottet est rédactrice. Depuis les années 1980, elle a œuvré au sein de nombreux organismes communautaires. Au Boréal, elle est l'auteur de Le Boulot vers... 20 ans à meubler des vies.